

son instruction, sans être complète, était cependant bien supérieure à celle d'un simple matelot.

La soif de savoir dévorait José. Philippe se fit son instructeur, et en moins de quelques mois le jeune Espagnol, doué d'une brillante intelligence et d'une infatigable ardeur, n'ignorait rien de ce que connaissait son ami.

Deux années se passèrent, resserrant de plus en plus les liens déjà si forts et à tout jamais indestructible de l'amitié des deux compagnons.

Au bout de ce temps, Philippe perdit à la fois son père et son oncle, et le double héritage qui lui échut dépassa la somme de cent vingt mille livres, somme insignifiante aujourd'hui, mais considérable à la fin du dix-septième siècle.

Renonçant alors à l'idée de devenir capitaine au long cours, Philippe se fixa au Havre, continua la profession de son père, agrandit ses chantiers et, au lieu de construire des canots, construisit des navires.

Avons-nous besoin de dire que José devint son bras droit, son *alter ego*.

Sous l'habile direction des deux jeunes gens, l'entreprise prospéra. Les capitaux de Philippe se grossirent dans une proportion inespérée et lui permirent de fréter des bâtiments pour son propre compte.

José prit le commandement d'un beau trois-mâts et fit coup sur coup plusieurs voyages dont les résultats furent magnifiques.

Au bout de dix ans, Philippe Le Vaillant passait pour l'un des plus riches armateurs du Havre et il l'était en effet.

Un matin il dit à José :

— Mon ami, nous avons à causer sérieusement. Viens avec moi....

Il le prit par le bras et l'emmena dans son cabinet de travail.

Une certaine expression de solennité mystérieuse, empreinte sur le visage de Philippe, intriguait singulièrement l'Espagnol.

— D'abord, continua l'armateur, il faut que je te consulte à propos d'une chose de la plus haute importance pour moi....

— Une affaire ?....

— Pas précisément....

— Qu'est-ce donc ?

— Tu vas le savoir, mais avant tout promets-moi de me répondre comme tu répondrais à ton frère....

— As-tu besoin de me le demander ? Ne suis-je pas ton frère par le cœur ?

— Tu connais Mlle Gabrielle Valin ?

— La fille du commandant du port ?

— Oui.

— Je la connais.

— Comment la trouves-tu ?

— Charmante.

— As-tu quelquefois entendu parler d'elle, et dans quels termes ?....

— J'ai entendu affirmer que son âme était aussi belle que son visage.

— Si je t'apprenais que Mlle Valin a fait sur moi une profonde impression, que dirais-tu ?....

— Je dirais : tant mieux cent fois !

— Et, si j'ajoutais que je désire en faire ma femme, que me conseillerais-tu ?

— De l'épouser au plus vite !....

— Ainsi, tu donnes ton consentement à ce mariage ?

— De toute mon âme !.... mais tu n'as pas besoin de ce consentement.

— C'est ce qui te trompe.... Jamais je n'épouserais une femme qui n'aurait pas su te plaire et qui, par conséquent, te ferait trouver moins agréable notre intérieur.... Pour une amitié telle que la nôtre je sacrifierais sans hésiter tous les amours au monde....

José trouva cette façon de penser si naturelle qu'il ne songea même point à remercier Philippe.

— Eh bien, poursuivit ce dernier, voilà qui est convenu.... Dès demain je ferai ma demande, et j'ai de fortes raisons de croire qu'elle sera favorablement accueillie.... Maintenant, cher ami, il ne me reste plus qu'à liquider ma situation, chose indispensable au moment d'un mariage, et à régler mes comptes avec toi....

— Tes comptes avec moi ! s'écria José, que veux-tu dire ?....

— La chose du monde la plus simple et la plus juste.... Jusqu'à ce jour tout était commun entre nous, et cela devait être.... Aujourd'hui, c'est différent. Je dois déclarer à mon futur beau-père le chiffre exact de ma fortune, et, par conséquent, je dois rendre cette fortune distincte de la tienne."

José se mit à rire.

— Ma foi, dit-il d'un ton de bonne humeur, voilà une opération d'arithmétique qui ne te coûtera pas beaucoup de travail.... Tu sais aussi bien que moi qu'à l'exception de quelques économies que j'ai pu faire sur les trop considérables appointements que tu me donnais comme capitaine d'un de tes navires, je ne possède exactement rien....

Philippe Le Vaillant se prit à rire à son tour. — Mon pauvre José.... répliqua-t-il, ton erreur est amusante !....

— Mon erreur ?.... je serais curieux de la connaître, mon erreur....

— Rien de plus facile à te satisfaire.... Tu te crois pauvre ?

— Mais il me semble....

— Il te semble mal ! tu es riche, mon bon José, tu es même très riche....

— Moi ?

— Toi, José Rovero, gentilhomme espagnol et mon ami....

— Et, demanda l'interlocuteur de Philippe avec une parfaite incrédulité, d'où me vient cette fortune inattendue et invraisemblable ?....

Elle te vient de la plus légitime, je dirai presque de la plus glorieuse de toutes les sources.... elle te vient de ton travail....

Philippe prononça ces dernières paroles d'un ton si sérieux que José, commençant à comprendre que son ami ne plaisantait pas, le regarda d'un air stupéfait.

— Comment, s'écria Philippe, n'as-tu donc pas encore compris que depuis dix ans tu es mon associé ?

— Ton associé ! moi ? C'est impossible !....

— Pourquoi donc ?

— Tu avais de l'argent et je n'apportais rien....

— Tu n'apportais rien, dis-tu ! Qu'était-ce donc que ton intelligence, ton zèle incessant, ta sollicitude infatigable, ton ardeur de tous les instants ! Ah, tu n'apportais rien ! Tiens, mon pauvre José, voici la première fois de ma vie que je t'entends déraisonner !

— Mais enfin, répliqua l'Espagnol, toutes ces qualités qu'il te plaît de me reconnaître, tu les avais aussi, à un degré au moins égal.... et, de plus tu avais de l'argent....

— De l'argent !.... de l'argent !.... de l'argent ! dit Philippe presque avec colère, décidément ceci devient chez toi un idée fixe, une monomanie ! Tu as résolu de me jeter à la tête, sans trêve et sans relâche, ce misérable argent ! Eh ! bien j'ai prévu le cas ! En établissant le bilan de notre situation, j'ai tenu compte de ce malheureux capital avec lequel tu m'écrases, et, en raison de ce capital que j'apportais, j'ai fondé notre association sur des bases monstrueusement inégales et tout à fait à mon avantage, bien entendu ! Selon la justice et l'équité, la fortune acquise en commun devrait se partager par moitié.... Au lieu d'agir ainsi je fais trois parts, j'en garde deux.... Qu'en dis-tu ?.... Tu vois bien que je te dépouille !....

— Enfin, demanda José, cette part que tu prétends m'imposer, de combien est-elle ?....

Philippe ouvrit un immense in-folio à coins de cuivre, posé devant lui sur le bureau.

De formidables colonnes de chiffres s'alignaient sur toutes les pages.

L'armateur posa son doigt sur le dernier de ces chiffres, celui qui les résumait tous en lui seul.

— Notre maison possède, à l'heure qu'il est, trois millions, dit-il. Donc, ta part est d'un million.

José bondit sur son siège.

— Un million ! répéta-t-il à quatre reprises, et toujours avec une intonation de plus en plus haute, tu veux me donner un million !....

Philippe frappa le lourd in-folio d'un coup de poing qui fit trembler la table qui le supportait.

— Et ! mordieu ! s'écria-t-il, tu n'es pas Espagnol pour rien ! Combien de fois faudra-t-il te répéter, hidalgo têtue, que non-seulement je ne te donne rien, mais encore que je retiens une large

part de ce qui t'appartient légitimement !....

— Tu diras tout ce qu'il te plaira de dire ! répliqua José, mais je sais bien, moi, que je ne veux pas de ce million, et que je ne l'accepterai jamais !

— Ecoute moi, mon ami ! fit l'armateur après un moment de silence, d'un ton grave et d'une voix émue, nous voici à une heure solennelle d'où tout notre avenir va dépendre.... Une seule chose en ce monde pourrait nous désunir.... c'est celle qui se passe en ce moment.... Aussi vrai que je donnerais ma vie pour toi, je te jure que si tu persistes dans ton refus, je ne crois plus à ton affection, puisque, au lieu de tendresse et de fraternité, je n'aurai trouvé qu'orgueil et égoïsme dans ton cœur !

José courbait la tête.

— Acceptes-tu ? reprit Philippe.

— J'accepte, reprit l'Espagnol, j'accepte puisqu'il le faut.... mais c'est dur !....

— Ce n'est pas tout encore.... poursuivit l'armateur

— Quoi ! s'écria José avec épouvante, vas-tu donc m'imposer un second million ?

— Non, mais je vas t'imposer de me croire quand je te dirai : Mon ami, sur mon honneur et sur mon affection je t'en fais le serment, si l'un de nous est obligé de l'autre, c'est moi ?

Quelques semaines après la scène que nous venons de raconter, Philippe se mariait et José reprenait la mer pour le compte de la maison Le Vaillant et Rovero, avec un beau trois-mâts tout neuf baptisé *le Marsouin*, en souvenir de la plage de Cadix et du navire sur lequel Philippe et José avaient été matelots jadis.

Laissons s'écouler de nouveau un laps de cinq ou six ans.

Dans un de ses lointains voyages, l'Espagnol, venu à la Havane pour y prendre une cargaison de sucre, eut l'occasion de rencontrer la fille de l'un des plus riches planteurs de la colonie.

Lola était admirablement belle. José en devint éperdument épris et la demanda en mariage.

Cette demande fut agréée, à la condition expresse que José réaliserait sa fortune et se fixerait à la Havane aussitôt après le mariage.

Cette condition, qui plaçait fatalement l'Espagnol entre son amour pour Lola et son affection pour Philippe, lui brisa le cœur. Il repartit pour la France sans avoir eu la force et le courage de prendre une décision irrévocable.

Philippe, qui le vit pâle et changé, l'interrogea et apprit la vérité tout entière.

— Ami, lui dit-il, tu ne dois pas hésiter.... Désormais, pour toi, le bonheur est là-bas.... Reprends ta fortune, qui s'est doublée depuis six ans, épouse cette charmante Lola qui t'aime comme tu mérites d'être aimé. Ne m'oublie jamais, et conserve l'espoir, ainsi que moi, que nous nous reverrons encore....

Au bout d'une semaine, l'association était dissoute, les deux amis s'embrassaient en pleurant, et José s'embarquait pour la Havane, désolé et joyeux tout à la fois, en emportant deux millions.

Il épousa Lola. Il fonda d'immenses chantiers de constructions, ses vaisseaux couvrirent les mers, et ce fut enfin par le chiffre dix qu'il lui fallut compter ses millions.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.